

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.

DES HOMMES ET DES CHOSES.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vbl. 76 5 QUEBEC, 6 JUILLET 1844, No. 26.

Mélanges Littéraires.

UNE NUIT DANS LES NUAGES.

NOUVELLE

(Suite et fin.)

- Au nom du ciel ! descendons, reprit la jeune fille tremblante.
 - Soit, dit Michel ; les explications seront plus faciles sur terre.
 - Et j'espère qu'elles seront décisives, ajouta Loffman d'un ton significatif.
 - Il avait tiré le cordon de la sonnette, et les trois voyageurs attendirent un instant en silence ; mais le ballon demeura immobile. Le jeune homme sonna une seconde fois, puis une troisième, sans être plus heureux.
 - Le gardien doit pourtant nous entendre, murmura-t-il en tirant de nouveau le cordon.
 - Il n'y a plus de gardien ! s'écria Florence, qui avait penché la tête hors de la nacelle.
 - C'est la vérité, dit Michel en regardant à son tour ; l'émeute continue et lui aura fait peur. Voyez ce feu de joie dans lequel la foule jette les bancs.
 - Et cette troupe de jeunes gens qui parcourt les allées en brisant les lampions.
 - Les voilà sous le ballon . . . Dieu !
 - Que font-ils ?
 - Ils détachent les freins.
 - Que dites-vous ?
 - Voyez ! . . .
- Les trois voyageurs se penchèrent en même temps, en poussant un grand cri et agitant les mains ; mais il était trop tard. Croyant la nacelle vide, les étudiants avaient coupé les cordes qui retenaient le ballon captif, et celui-ci, s'élevant avec une rapidité prodigieuse, disparut bientôt dans les brumes du soir.

II

Nos trois voyageurs s'épuisèrent d'abord en cris inutiles et en témoignages de

désolation ; mais lorsqu'ils eurent perdu de vue, d'abord le jardin de la Cabane puis la terre, une sorte de calme, produit par l'abâtémeñt bien plus que par la résignation, succéda à leur désespoir.

Tous trois demeurèrent immobiles, silencieux, et sans pensée.

Leur situation ne pouvait, en effet, être comparée à aucune autre. Dans la plupart des cas, les dangers auxquels un homme se trouve exposé ont pu être prévus de lui ; il s'y est préparé au moins par des suppositions, des récits, des lectures ; mais ici tout était imprévu ; on ne pouvait rien attendre ni de sa propre volonté, ni du secours des autres. Nos trois voyageurs se trouvaient, pour ainsi dire, hors de la sphère humaine, sans prévisions possibles, et condamnés à ce courage passif qui fait attendre la mort sans pouvoir même en deviner l'instant.

Florence, à demi évanouie de terreur, avait caché son visage contre la poitrine de son frère, qui flottait lui-même entre la crainte, l'étonnement et la douleur, ne trouvant aucun encouragement à lui donner.

Christian Loffman, assis à l'autre extrémité de la nacelle, semblait moins troublé, et jetait de temps en temps un regard de commisération sur Michel Ritter et sur sa sœur ; mais le souvenir de leur inimitié et des insultes réciproques, qu'ils venaient de se faire remplissait encore ces deux âmes et les tenait éloignées l'une de l'autre, même dans ce commun danger.

Cependant le ballon, abandonné aux vents de la nuit, flottait au hasard dans les cieux, tantôt fendait l'air rapidement comme une hirondelle qui regagne son nid, tantôt s'arrêtait au-dessus des montagnes comme un vautour qui plane. Quelquefois Ritter ou Loffman se penchaient en dehors, et alors, au fond de ce gouffre de ténèbres, ils apercevaient des lumières tremblantes et confuses qui leur indiquaient les villes ou les hameaux. Mais peu à peu ces dernières traces de la terre disparurent ; le ballon avait atteint les régions plus élevées, et l'air devenait à chaque instant plus rare. Nos trois voyageurs commencèrent à se sentir oppressés. De sourds ments tintaient à leurs oreilles ; des lourds frissons douloureux parcouraient leur corps ; et l'air toujours plus froid glaçait leurs membres engourdis. Florence, dont les forces étaient épuisées, se laissa glisser aux pieds de son frère.

— Que fais-tu ? s'écria celui-ci.

— Je veux dormir, murmura la jeune fille.

— Réveille-toi ! réveille-toi ! reprit Michel effrayé ; le sommeil c'est la mort. Lève-toi, Florence !

Mais elle demeura immobile.

— Florence ! répéta Michel éperdu... ô mon Dieu ! elle ne m'entend pas ; et nul moyen de la réchauffer...

— Prenez ce manteau, dit une voix.

Il releva la tête, et aperçut Loffman qui dépouillait une sorte de pelisse fourrée dont il était entouré.

— Mais vous-même ? demanda Ritter surpris et touché.

— C'est aux plus forts de souffrir, répliqua Christian en déployant son manteau. Michel l'aida à en envelopper sa sœur ; et comme en prenant ce soin sa main rencontra celle du jeune homme, il la saisit vivement.

— Ce que vous faites là rachète tout le reste, dit-il, et je regrette d'avoir prononcé des paroles qui ont dû vous blesser.

— Ne regrettez rien, reprit Loffman ému ; car le plus grand tort est venu de moi.

— Soyons donc indulgents l'un pour l'autre, reprit Michel. Chacun de nous aura bientôt à justifier devant Dieu ses sentiments et ses actions ; déposons au moins notre haine avant de nous présenter à lui.

Je n'en ai plus, s'écria Christian. Voilà ma main, Michel Ritter, et c'est celle d'un ami.

— Je l'accepte comme telle, dit Michel avec une effusion pieuse. Nous, ayons été trompés tous deux, Loffman et chacun de nous a cru que l'autre était un méchant, par cela seul qu'il avait des intérêts opposés, et nous nous sommes calmés faute de nous connaître. Hélas ! il en est ainsi le plus souvent parmi les hommes ; leurs haines ne sont que des ignorances ou des malentendus. Remercions tous deux la Providence de nous avoir réunis à cette heure suprême pour que nous puissions nous présenter devant Dieu sans fiel dans le cœur.

— Ah ! je veux la remercier avec vous, Michel, dit Florence, qui venait de se ranimer.

— Prions-le donc ! s'écria Ritter en la serrant dans ses bras ; et puisse-t-il nous pardonner comme nous pardonnons.

A ces mots, il se découvrait ainsi que Christian, et ces trois âmes se confondirent dans une prière commune.

Comme ils l'achevaient, une pâle lueur colora l'orient ; c'était le jour. Le vent, qui les avait jusqu'alors emportés vers les régions les plus élevées, parut fléchir tout à coup ; le ballon commença à redescendre, et un peu d'espoir entra dans leurs cœurs.

La réconciliation avait d'ailleurs ranimé leur courage. Isolés jusqu'alors par la haine, chacun d'eux n'avait eu que lui-même pour consolateur, et pour appuyer tandis que maintenant ils se trouvaient trois à s'encourager et se soutenir.

Le soleil acheva de se lever, et ils ne tardèrent point à apercevoir les campagnes badoises.

Ce fut pour eux comme une résurrection : ils n'étaient plus seuls dans cet abîme de ténèbres au milieu duquel ils avaient flotté toute la nuit ; le soleil brillait ; la terre existait encore ! Ils la voyaient au-dessous d'eux ; ils apercevaient les fleuves, les montagnes, les villes ; là étaient des hommes, leurs semblables, dont les regards les suivaient peut-être dans les nuages, dont les vœux les appelaient.

Et le ballon descendait toujours.

Enfin ils purent distinguer les champs, les maisons, les personnes. Tout à coup Ritter poussa une exclamation de joie. Il venait de reconnaître Loërrach, et plus loin, sur le versant des côtes, son village et ses champs ! Le vent les portait de ce côté. Ils arrivèrent bientôt au-dessus des prairies qui bordent les collines.

Florence avait joint les mains en sanglottant : elle distinguait la toit de leur demeure, le bosquet de chênes où elle allait s'asseoir et travailler, le petit ruisseau qui tournait aux pieds des rochers. Michel lui-même pleurait. Dans ce moment, le ballon, qui avait jusqu'alors continué à descendre, se releva lentement, soulevé par une brise. La jeune fille et son frère jetèrent un cri de désespoir, se penchèrent sur les bords de la nacelle, et étendirent les bras comme s'ils eussent voulu s'élever vers leur habitation.

— Ah ! n'est-il donc, mon Dieu ! aucun moyen de redescendre ? s'écria Florence éplorée.

— Il en est un, répliqua Loffman, mais dangereux.

— Quel qu'il soit, tout plutôt que cette agonie ! reprit vivement Ritter. Songez à cette nuit dernière.

— Oui, dit le jeune homme ; c'est d'ailleurs notre dernière ressource. Allons..

Il se souleva avec précaution, éleva le bâton ferré qu'il avait jusqu'alors gardé près de lui, et déchira l'enveloppe du ballon.

Celui-ci sembla pousser un soupir, et s'agita convulsivement comme un être animé qui reçoit une blessure. Pendant un moment l'incertitude fut terrible. Le

gaz s'échappait impétueusement par l'ouverture qui venait d'être faite ; le ballon détendu s'abaissa avec une rapidité effrayante, comme s'il se fût abimé dans l'espace. Les trois voyageurs fermèrent les yeux, épouvantés et étourdis...

Tout-à-coup un long déchirement se fit entendre, et fut suivi d'une secousse violente ; ils relevèrent la tête avec terreur : le ballon venait de s'arrêter aux dernières branches d'un sapin, et la nacelle se balançait à quelques pieds de terre.

III.

Vers la fin de ce même jour, Loffman et Ritter étoient accoudés à la fenêtre d'une maison bâtie sur le penchant de la colline. C'étoit celle de Michel, qui y avait conduit son compagnon de voyage aussitôt après leur commune délivrance.

Le frère et la sœur n'avaient songé d'abord qu'à se réjouir avec lui de leur bonheur ; mais une fois la première joie passée, Ritter sentit se réveiller en lui le souvenir de ses intérêts si gravement menacés.

Appuyé sur la balustrade de bois qui servait de balcon, il gardait depuis quelque temps le silence, lorsque Christian, dont les regards se promenaient sur la campagne, se détourna tout-à-coup, et dit :

— Jusqu'où s'étend votre domaine, monsieur Ritter ?

Celui-ci tressaillit comme si cette demande lui eut révélé la pensée secrète de son hôte.

— Ah ! vous voudriez connaître ce que vous rapporterait de terre le gain de votre procès, dit-il avec quelque amertume.

— Sur mon âme ! je n'y ai point songé, reprit Loffman déconcerté.

— Il ne faut point rougir pour cela, dit Ritter ; chacun a confiance dans son droit. Je vais vous montrer les limites du domaine.

Et il se mit à lui désigner, l'un après l'autre, les bois, les champs, les prés qui en faisaient partie.

— C'est une propriété merveilleusement aménagée, observa Christian.

— Aussi y ai-je mis tout mon temps et toute mon intelligence, répliqua le fermier. J'espérais encore exécuter bien des améliorations ; mais qui sait combien de jours je dois encore passer ici ? cette terre à déjà cessé peut-être de m'appartenir.

Comme il achevait ces mots, Florence entra. Elle étoit troublée, et tenait à la main une lettre portant le timbre de Mannheim.

— Est-ce de M. Littoff ? s'écria Michel en pâlisant.

— De lui, répondit la jeune fille.

— Alors, le jugement est prononcé, et nous allons savoir.

Il étendit, pour prendre la lettre, une main qui tremblait ; mais Florence saisit cette main dans les siennes, et, jetant à Loffman un regard timide :

— Ah ! quoi qu'il arrive, dit-elle, n'oubliez point que vous avez renoncé à la haine.

— Cette lettre ! donne cette lettre ! interrompit Michel agité.

La jeune fille recula d'un pas.

— Promettez d'abord de vous soumettre sans rancune à ce qui a été décidé, dit-elle plus vivement.

Et montrant du doigt, au pied de la colline, le sapin aux branches duquel pendaient encore les débris du ballon, elle ajouta :

— Rappelez-vous la nuit passée au-dessus des nuages, et le serment que vous avez fait.

Ritter et Loffman se regardèrent. Il y eut un instant d'hésitation, puis tous deux se tendirent la main.

— Oui, s'écria Michel, il ne sera point dit que le danger seul a ouvert

coeurs à la miséricorde ! Sauvés par la bonté de Dieu, prouvons-lui notre reconnaissance par notre soumission. Christian Loffman, nous avons laissé notre inimitié dans les nuages ; ne la reprenons pas en nous retrouvant sur la terre. Quoi que cette lettre annonce, je déclare que je l'accepterai sans colère.

—Et moi, je la bénirai de m'avoir assuré un ami, ajouta Christian, dût-elle assurer la ruine de toutes mes espérances.

Florence tendit alors la lettre à son frère, qui l'ouvrit d'une main ferme, la parcourut, et pâlit légèrement. La jeune fille fit un mouvement.

—Vous êtes chez vous, monsieur Loffman, dit le fermier en se tournant vers le jeune homme.

—Ainsi les juges on décidé en ma faveur ! s'écria celui-ci avec joie.

—Voici l'arrêt.

Christian prit le papier que lui tendait Michel.

—Désormais, continua le fermier, vous êtes le maître de tout ce qui a appartenu à votre cousin ; son domaine est à vous . . .

—Un domaine ne vaut point le bonheur d'un ami ! interrompit Loffman en déchirant le jugement.

Ritter le regarda étonné ; Florence joignit les mains.

Oui, reprit le jeune homme, je suis entré ici comme un hôte, je n'y resterai pas comme un ennemi. Celui qui m'a reçu avec tant de générosité désignera lui-même un arbitre pour régler nos droits.

—Moi ! dit Ritter attendri ; ah ! qui pourrais-je choisir ?

Loffman tourna un regard plein de tendresse vers Florence qui baissa les yeux ; puis, prenant la main du fermier :

—C'est à celle qui a formé l'amitié d'en resserrer à jamais les nœuds, dit-il et de rendre entre nous le partage facile.

—Comment cela ? demanda Michel.

—En faisant que les amis deviennent des frères.

Ritter regarda Florence en souriant, comme pour l'interroger du regard, et la jeune fille, confuse se jeta sur son cœur en tendant la main à Loffman.

LE FANTASQUE.

SAMEDI, 6 JUILLET, 1844.

Un de nos correspondants de la Baie du Fèbvre nous a promis une description détaillée du fameux dîner soupatoire que les électeurs de la Baie du Fèbvre ont donné à (ou reçu de) leur représentant, à un écu par tête, pain à discrétion et paroles à indiscrétion. Dès que nous l'aurons reçu nous la communiquerons sans retard à nos lecteurs. En attendant nous les ferons assister à la toilette du héros de la farce qui comme l'on sait se pique de philosophie (dans les habits) et qui, à part le fameux lorgnon dont Diogène n'usait pas, méprise souverainement, comme l'ancien sage-fou, les soins que l'homme supercilieux donne ordinairement aux apparences extérieures.

Il est grand matin. Entre un domestique de l'hôtel une serviette au bras ; il marche sur la pointe du pied, craignant de tirer de ses profondes méditations le rédacteur-poète qui a abandonné la lyre, la plume plébéienne, et les rêveries pour la politique, trahissante moins honorable mais plus profitable que la mission de défenseur des droits du peuple.

Jeannot. —Saluant jusqu'à terre. Monsieur, je suis un des domestiques de l'hô-

tel et je viens voir si vous avez besoin de mes services pour ce grand jour...

Le poète déchu.—Eh ! qu'est-ce ? ah, oui grand jour, mois de juin, ô doux mois de juin dont autrefois je chantais les matinées suaves...

Jeannot.—Plait-il monsieur ?

Le poète.—Rien ce sont de doux pensées de mon jeune âge que toi, homme simple et grossier tu ne peux comprendre.

Jeannot.—Excusez, monsieur je ne vous invective pas et je ne suis pas venu pour me faire insulter.

Le Poète.—Pauvre gargon, je ne t'insulte pas, au contraire je te trouve bien heureux et j'envie ton bonheur.

Jeannot (bas à part.) — C'est curieux comme les hommes d'esprit sont imbéciles ; qui aura jamais cru que ce monsieur me faisait des compliments. (Haut.) Enfin monsieur je suis venu vous offrir mes services pour la toilette qu'on m'a dit en bas que vous deviez faire ce matin.

Le poète.—La toilette ! que veux-tu dire ? serais-tu un des partisans de mes ennemis politiques ?

Jeannot. (à part.) Il est craqué pour le sûr. Où diable le peuple a-t-il la tête de nommer pour le représenter un pareil enragé diseur de fariboles et de contes en l'air. (Haut.) Monsieur je suis venu pour vous aider à vous habiller ; si vous n'avez pas besoin de moi, dites-le tout de suite je ne serai pas plus fâché qu'il ne faut.

Le Poète.—Soit, soit, aide-moi, quand je travaillais pour le peuple j'étais tellement le valet de tout le monde que je n'avais pas le temps de me servir moi-même ; à présent c'est différent ; usons-en tandis que ça dure. C'est dit ; tu peux m'aider. Un valet c'est très-commode.

Jeannot.—Ah ! enfin nous allons nous entendre. (à part.) Il faut bien l'excuser, ça n'est pas habitué aux grandeurs, un homme du peuple. (Il s'approche de la fenêtre.)

Le Poète.—Eh bien voyons, où vas-tu donc ?

Jeannot.—C'est curieux, je croyais que les vitres n'étaient pas bien claires ou les contrevents fermés . . . parce que le jabot de monsieur . . . me semblait . . . un peu tirant sur le foncé.

Le Poète.—Quoi ! quoi ! tu es donc myope ou du moins aveugle ? Un jabot tout frais que je ne porte que depuis quinze jours, au plus des plus. Pourtant comme c'est aujourd'hui grand jour de gala, il ne serait pas inconvenant de faire quelque chose d'extra pour plaire à mes électeurs. En effet je dois soigner ma tenue plus que de coutume ; il ne serait pas mal de . . .

Jeannot.—Changer encore de chemise ?

Le Poète, se levant, furieux.— Insolent ! apprends que ce n'est pas moi qui ai changé, c'est le peuple que des intrigants égarent.

Jeannot. (à part.)— Oh m'avait bien dit qu'il avait quelque chose de timbré mais pas à ce point là. (Haut.) Mais monsieur, je vous conseillais seulement de mettre une chemise blanche ; dites-moi où en trouver une.

Le Poète.—Non, non, je me bornerai à retourner celle-ci. Voyons aide-moi.

Jeannot.— Comme vous voudrez (Il l'aide à retourner la susdite.)

Le Poète.—Tiens ! tiens ! les gens du monde ont vraiment raison ; on éprouve un bien-être enchanteur dans du linge blanc.

Jeannot.—Monsieur veut-il se musquer, se pommoder, voici de quoi vous mettre en bonne odeur.

Le Poète.—Tu ne lis que la *Minerve* ; je le vois à tes discours tu appartiens à la clique du peuple canadien ; mais ça reviendra je ne me fâche plus. Apportez-moi mon habit.

Jeannot.—Oui monsieur, lequel ?

Le Poète. — En effet lequel mettrai-je aujourd'hui?

Jeannot. — Votre habit de cérémonie.

Le Poète. — Oui tu as raison, un de mes habits de cérémonie.

Jeannot. — Lequel?

Le Poète. — Lequel, (*révant*) oui lequel? Eh bien celui que tu choisiras toi-même; je n'en ai qu'un.

Jeannot. — Le voici. Il me paraît bien usé d'un côté; on pourrait peut-être le retourner aussi.

Le Poète, furieux. — Maraud! tu es payé par mes ennemis pour m'injurier; si tu ne quittes cet hôtel... je le quitterai moi-même.

Jeannot. — (part) Oh quel homme! on ne peut parler de retourner quelque chose sans lui faire tourner la tête.

Le Poète. — Passe-moi mon habit et passe-moi la porte! Mais non, tandis que je vais me peigner, gratter mes ongles, en un mot achever ma toilette, chez mon cher Macdonnell et dis-lui que je suis prêt, que je l'attends, que le vénérable M. Viger m'a écrit le discours qu'il faut que je fasse ce soir au dîner; qu'il n'a pas besoin de s'inquiéter de s'en, que j'en ai assez pour deux, pour quatre même; et puis n'importe comment les choses se passeront, nous avons l'*Aurore* pour raconter le tout dans son meilleur jour.

Jeannot. Sortant. — Dans tout cela je ne comprends qu'une chose, c'est que ma bosogne est finie et que je puis m'en aller; on ne me reprendra passitôt à servir un savant; c'est trop bête.

Le Greffier de la cité a offert sa démission qui a été acceptée à l'unanimité. Le même journal qui demande un remplaçant annonce que les amateurs peuvent trouver de bonnes peaux de renard chez le susdit greffier. Allons, voilà qui est bon signe; il paraît que ce fonctionnaire veut entrer dans des voies meilleures puisqu'il vend la peau sous laquelle il s'est caché si long-tems.

Les journaux annoncent que la place si convoitée de Protonotaire de Montréal vient d'être donnée à Mr. Amédée Papiéau, fils de l'Honorable Orateur et à Mr. Coffin... le ministère provisoire l'a dit, il veut plaire à tout le monde; passé petit, passe gros comme dit l'épicière à demi honnête homme.

Au milieu de toutes ces nominations que devient ce pauvre Mr. Barnard qui sera désormais célèbre par les places qu'il n'aura pas eues? On ne parle vraiment pas plus de lui maintenant... qu'avant qu'il ait manqué d'être nommé solliciteur-général.

Les courses de Montréal auront lieu cette année sur le chemin qui conduit à Monkland, résidence du gouverneur-général. On assure que les meilleurs coursiers seront battus par certains chercheurs de place qu'on n'a pas besoin de nommer.

Le *Transcript* de Montréal dit que les Canadien-français ne recherchent pas assez les emplois publics... cela provient sans doute de ce qu'il faut faire queue trop long-tems à la porte du gouverneur, incessamment encombrée par les compatriotes du *Transcript*. Pourtant nous croyons que depuis quelques années il y a eu progrès et que si le gouvernement responsable tient encore seulement quelque tems, nous n'aurons rien à envier à nos bons amis sous ce rapport-là. La civilisation marche à grands pas... et pour certaines gens le comble de la civilisation est de vivre aux dépens des autres.

Les grands journaux annoncent enfin que le gouverneur a finalement résolu de

se décider à prendre le parti de commencer d'en finir au sujet de la formation d'un ministère. On parle déjà de cinq ou six rumeurs différentes. Des gens assurent qu'avant quinze jours il se sera passé du nouveau. Il n'est pas impossible que cela soit possible; dit Mr. Viger, mais il est possible aussi que cela soit impossible; et il ajoute: comme en définitive ce qu'il y a de plus impossible c'est le possible et de plus possible l'impossible il serait fâcheux dans cette dernière hypothèse de ne pas voir le ministère actuel définitivement considéré comme provisoire au lieu d'être provisoirement considéré comme définitif; c'est là tout simplement que gît la difficulté. On ne s'entend pas, comme dit l'*Aurore*. Beau domage. On s'y perdrait à moins.

La feuille qui soutient et que soutient Mr. Viger se récrie contre les bruits qu'on fait courir au sujet de la formation de nouveaux ministères. Elle appelle cela des cancanes!.. la commère!

Il paraît que Mr. Lafontaine et Mr. Hincks sont allés inscrire leur nom sur le livre de visites du gouverneur. C'est sans doute cela qui a fait dire que ces messieurs étaient de nouveau dans les papiers de son Excellence.

On dit que depuis qu'on parle de la chute du ministère Viger l'*Aurore* est comme l'oiseau sur la branche... sur le *juchoir* serait plus correct.

Les journaux tories disent que son Excellence se porte comme un charme! Où diantre vont-ils chercher leurs comparaisons? que peut-il y avoir de commun entre un charme et Sir Chs. Metcalfe!

L'*Aurore* disait que lorsque Mr. Barthe parlait aux électeurs d'Yamaska ses partisans étaient *tout oreilles*. Personne encore n'a réclamé contre cet *avançé*.

Le *Pilot* dit que la théorie du gouvernement responsable tel que l'entendent les ministres n'a rien à souffrir des débats qui ont eu lieu dans le Parlement impérial; toute la difficulté roule maintenant sur une fausse représentation des faits. Bon *Pilot*! mais voilà cent ans que la colonie demande justice et qu'on la lui refuse simplement en conséquence de fausses représentations. Le fait le plus évident est que les ministres anglais voient dans nos affaires tout aussi clair que nous-mêmes; mais dit le proverbe: Il n'est pire aveugle que ceux qui ne veulent point voir. Quand des *gas* de l'espèce des Stanley, des John Russell, des Robert Peel font les ânes on doit se douter que c'est absolument pour escamoter de l'avoine.

Dangers de l'exemple. Depuis que l'administration s'est fixée à Montréal les caisses privées ne sont pas plus en sûreté que la caisse publique. Les journaux de cette ville ne contiennent guères plus que des récits de vols, d'escroqueries, d'extractions etc etc. Il y a pourtant encore une différence consolante, c'est qu'on peut se procurer l'agrément de casser la tête aux petits voleurs ou au moins de les faire pendre, tandis que les gros, eux, pendent leurs victimes.

L'extrait suivant d'une lettre écrite à la *Minerve* mérite certainement une petite place dans le *Fantasque*:

"La chambre est décorée, et la musique consiste en trois violons, et un fifre joués par le Dr. Smith, qui laisse la table pour emboucher l'instrument, à chaque air qui vient après une santé."

Voilà en vérité qui est impayable! mais qui paiera les violons.. et le fifre joués par le Dr. Smith? Le peuple probablement qui dans tout cela est encore plus joué que le et les trois violons.